

Le FURET DE LYON.



Industrie, Beaux-Arts, Sciences, Littérature, Théâtres, Mœurs et Modes.

Camel imprimé

ON S'ABONNE au FURET, chez M. BARON, libraire, rue Clermont, et chez M. GÉURY, tenant cabinet de lecture, place des Célestins. — Le prix de l'abonnement, qui se paye d'avance, est de 5 fr. par trimestre pour Lyon, 50 centimes en sus par trimestre dans le département, et hors du département 1 franc en sus par trimestre. — Le prix des annonces est de 25 centimes par ligne. — CE JOURNAL PARAÎT LE DIMANCHE ET LE JEUDI.

MORALE PUBLIQUE.

DES MAISONS DE JEUX ET DE LA LOTERIE,

CONSIDÉRÉES DANS LEURS RAPPORTS AVEC LES BAGNES.

Fermera-t-on bientôt ces infâmes repaires connus sous le nom de *maisons de jeux du Palais-Royal*? Abolira-t-on cette loterie (dite royale), vrai gouffre qu'alimentent seules les dépouilles du pauvre? Le gouvernement ne se lassera-t-il point de tendre un piège si trompeur à la crédulité, à l'ignorance et à la simplicité de tant d'honnêtes gens, mais faibles? Que de voix éloquantes se sont fait entendre pour émouvoir ceux qui protègent de leur pouvoir cette lèpre sociale, et pour éclairer ceux qu'elle ruine si impitoyablement! tant de généreux efforts, tant de zèle pour le bien de l'humanité et de la morale, ont été perdus! la désolation, la misère, l'infamie même de ces malheureuses victimes n'ont pas été entendues! quelques millions que rapporte ce misérable trafic, ont paru une raison assez déterminante pour faire différer l'extirpation de ce hideux cancer.

Quelle déception! quelle honte! quelle froide cruauté! on peuple les bagnes pour grossir le budget, ce monstre aux entrailles de fer, qui fait sa proie de tout, qui dévore tout, qui engloutit tout!

Combien de jeunes gens, l'espoir et l'orgueil de leurs familles, riches de talens, d'études et de connaissances, qui pouvaient devenir la gloire du barreau ou l'honneur de leur pays; combien ne sont entrés dans ces repaires du gouvernement que pour perdre tout un avenir de bonheur, de gloire et de prospérité.

O désespoir! la tranquillité domestique n'est qu'un mot vide de sens! le repos des pères, l'avenir des fils ne sont également que des mots vides de sens!... Tout ce qui fait le lien, le bonheur intérieur de la famille est compté pour rien dans les balances du fisc.... CET ARGENT-LA N'A-T-IL DONC PAS D'O-DEUR!...

Législateurs dédaigneux, insoucians, lisez donc les dossiers criminels; visitez donc les prisons, les bagnes! affrontez donc si vous pouvez les regards accusateurs des malheureux qu'ils renferment! Partout vous trouverez les affreux ravages de *la rouge et de la noire*! Tel, qui est passé par les mains du bourreau, serait le soutien d'un vieux père, le protecteur d'une jeune famille, et, citoyen indépendant et considéré, servirait de son bras, de sa plume peut-être, une patrie que ses malheurs lui font maudire.

Contenons un instant l'amertume qui nous oppresse, et répondons par des faits aux raisons alléguées pour supporter les maisons de jeux et la loterie.

D'abord, ont dit leurs défenseurs, ces deux branches de l'impôt rapportent au trésor des millions qu'on serait obligé de prendre ailleurs, et il serait difficile de parvenir à trouver une matière imposable, car on a tout taxé. Ensuite, s'il n'y

avait pas de maisons de jeux publiques, il y en aurait de clandestines, où les joueurs courraient les mêmes dangers sans avoir la même protection. Les loteries clandestines exerceraient un ravage non moins grand, et bien souvent les gagnans réclameraient en vain leurs bénéfices.

Voilà bien, je crois, sans en rien retrancher, à quoi se réduisent toutes les bonnes explications qui ont été données chaque fois que cette question a été agitée.

Ecartons d'abord le prétexte allégué des maisons clandestines, et disons que ce prétexte est une moquerie; car la police aurait mille moyens pour anéantir de pareils tripots, s'il s'en ouvrait. Ensuite, beaucoup de gens tranquilles la plupart, qui ont pu entrer dans des maisons de jeux publiques, auraient ignoré ou ignoreraient l'existence de ces maisons secrètes qui ne sont ordinairement que pour quelques initiés.

Avant d'arriver à l'argument des millions que perdrait le fisc, il doit bien m'être permis, sans doute, de déplorer qu'une question purement morale, et d'un intérêt si puissant aux yeux de tous, ne soit devenue, dans les mains de quelques hommes, autre chose qu'un *ingénieux* moyen, moi je dirai barbare, d'amener de l'argent au trésor. Eh bien! toute dégoûtante que devienne la discussion transportée sur ce terrain, je l'accepte telle quelle, et veux démontrer sans peine qu'il ne reste rien de ces *écus* achetés au prix de l'infamie. En effet, que MM. les agents du fisc veuillent bien compulsier les dossiers des greffes; ils verront que les 4/5.^e des condamnés du département de la Seine, à des peines soit afflictives, soit infamantes, sont des victimes du jeu.

Or, ces gens-là ont été jugés, condamnés; l'état a payé les frais de leur jugement, ruinés qu'ils étaient. L'état les nourrit en prison ou aux bagnes. Le voyage est long et partant, cher. Leur pitance, quoique chétive, ne laisse pas que de faire une somme grossie encore par l'entretien des vêtements, des fers et la solde des argousius qui les bâtonnent.

Maintenant, messieurs, comptez, additionnez, faites votre balance; peut-être alors conviendrez-vous que ce que vous croyez prendre d'un côté sans préjudice aucun, vous êtes obligés de le céder d'un autre, ce qui est affligeant pour vous, messieurs, et pour la morale publique.

Peut-être que l'ayant reconnue, cette vérité, vérité si triviale, si triste et si douloureuse, vous anéantirez cette lèpre de tant de régimes corrompus, qui tous ont gardé cette honte au front sans rougir!

Et la loterie! la loterie! cause-t-elle assez de maux dans nos petites villes de provinces? Elle s'engraisse des sueurs des malheureux qui chaque jour travaillent pour faire tourner sa roue. J'en connais qui depuis 20 ans lui consacrent plus que leurs économies, car ils se privent de tout pour suivre un terne ou un quaterne qui ne doit jamais sortir. Peuple!.. joue à la *loterie royale*, porte tes sueurs à ces impôts légers, dit-on, parce qu'ils sont *volontaires*!

Et vous jeunes gens, que le besoin de savoir appelle à Paris, allez dans les maisons du gouvernement, vous ne risquez rien, la

police veille sur vous ! des gendarmes sont là pour empêcher que l'on ne vous assassine, mais il n'y en a point pour garantir des bagnes ou de l'échafaud le malheureux qui s'abandonne aux séductions trompeuses, aux pièges imposteurs que lui tend le fisc.

J. B.

RÉFORMES A FAIRE DANS L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

Nous sommes évidemment dans le siècle des lumières, et nul doute que les Sauvages ne soient dans celui des ténèbres; et cependant ces malheureux peuvent quelquefois nous en remontrer sur les choses les plus simples. Nos pères et mères, qui nous envoient dans les collèges pour nous donner ce qu'on appelle une bonne éducation, plaignent beaucoup ces pauvres enfans disgraciés de la nature, de ne pouvoir en faire de même des leurs; aussi les habitans de la Virginie proposèrent-ils, en 1744, aux Sauvages leurs voisins, d'élever quelques-uns de leurs enfans dans le sein de leur civilisation.

Eh bien ! croirait-on que cette offre généreuse éprouva un refus ainsi motivé :

« Frères à la peau blanche, vous devez savoir que tous les peuples n'ont pas les mêmes idées sur les mêmes choses; et vous ne devez pas trouver mauvais que notre manière de penser sur cette espèce d'éducation que vous nous offrez, ne s'accorde pas avec la vôtre; nous avons à cet égard quelque expérience. Plusieurs de nos jeunes gens ont été autrefois élevés dans les collèges des provinces septentrionales, et ont appris toutes vos sciences; mais lorsqu'ils sont revenus parmi nous, ils étaient mauvais courreurs, ils étaient incapables de supporter le froid et la faim, ils ne savaient ni bâtir une cabane, ni prendre un daim, ni tuer un ennemi; ils parlaient fort mal notre langue; en sorte que, ne pouvant nous servir ni comme guerriers, ni comme chasseurs, ni comme conseillers, ils n'étaient absolument bons à rien. »

Nos collégiens ont acquis, sous beaucoup de rapports, le même degré d'inutilité; et, rentrés sous le toit paternel, ils ne savent faire ni le métier de leur père, ni aucun autre; ils ne sont même plus aptes à se créer une occupation manuelle pour laquelle ils ont conçu, je ne sais comment, une sorte de mépris.

Avoir langué pendant six à sept ans dans les collèges, est pour l'étudiant comme un premier degré de noblesse; il croirait déroger en ceignant le tablier et en saisissant l'instrument qui fait exister ses parens. Le pourrait-il d'ailleurs? Il est faible et gauche; il a, pour ainsi dire, appris la maladresse aux dépens des plus belles années de sa vie. Mais, direz-vous, *il sait le latin, le grec; il fait déjà d'assez jolis vers; il connaît la littérature; il a fait sa logique; il sait...* Il ne sait rien, vous dis-je; et, pour vous en assurer, laissez-le prendre son essor dans la vie, et dites-lui de se tirer d'affaires à l'aide de sa science et des talens que vous avez payés si cher.

Il n'est pas un de vous, lecteurs, qui n'ait un fils, un frère ou un cousin qui sorte fraîchement des écoles, et sur lequel on puisse tenter cette épreuve. Je la garantis infaillible; puisse-t-elle servir à porter dans tous les esprits la conviction qui nous fait écrire contre l'inutile instruction qu'on nous donne.

Il n'y a plus qu'un moyen de salut pour la génération actuelle, c'est d'ouvrir promptement des écoles de sciences positives et applicables, des écoles où l'on n'enseignera que des choses utiles, et où l'on s'efforcera de ramener les esprits vers ce qu'il y a d'immédiatement et de matériellement profitable à l'homme et à la société.

ARTS INDUSTRIELS.

MOYEN DE SOUDER LES CLOCHES FÊLÉES.

On doit à un chaudronnier belge la découverte importante que nous allons décrire. Personne n'ignore que du moment où une cloche a la moindre fente, elle perd sa sonorité, et qu'il faut à l'instant songer à la faire refondre; opération longue, coûteuse et souvent incertaine; il devient même impossible de lui rendre le même son; ce qui dépareille les plus belles sonneries et surtout les carillons. On essaya souvent sans succès de couler du métal dans les fêlures, on alla même

jusqu'à entourer quelques cloches d'un cercle de fer, mais tout fut inutile, et il était passé en force de chose jugée qu'il n'y avait de remède que chez le fondeur. Cependant un ouvrier obscur s'était imaginé de parvenir à ce but difficile; il se mit à l'œuvre pendant plusieurs années, et tous ses voisins traitaient ses essais de manie: peu s'en fallut qu'on ne le fit enfermer comme atteint de folie et laissant dans le besoin sa femme et ses enfans, qu'il aurait pu bien nourrir en suivant la routine ordinaire de son métier. Il vient enfin de réussir, et déjà plus de vingt cloches de tous les calibres, ont été soudées par lui à des prix infiniment bas, et les certificats les plus favorables lui ont été délivrés par les autorités compétentes. Voici la manière d'opérer: on fait descendre la cloche, on la retourne, l'embouchure en haut, l'on scie les bords de la fente de manière à faire un vuide angulaire, on y adapte une pièce de bois que l'on façonne à la cloche; ce morceau sert à faire un moule pour le couler en métal de cloche; on remplit alors et l'on entoure la cloche de charbon et l'on pousse le feu le plus également possible; dix à douze heures après on n'active plus le soufflage que vers la partie à réparer, on fait rougir en même temps la pièce triangulaire qui doit remplir le vuide; quand les bords de la plaie et la pièce ont acquis un degré de chaleur presque blanche, et que le tout est sur le point d'entrer en fusion, on débarrasse les charbons, on souffle les cendres, on saupoudre le tout de borax; saisissant alors la pièce de rapport avec des pinces, on la plonge dans l'ouverture où on la fait pénétrer à petits coups de marteau; le frottement que ces coups occasionnent détermine une augmentation de chaleur sur les bords qui se fondent, et adhèrent l'un à l'autre comme un seul tout; l'opération terminée, on laisse refroidir lentement, on ébarbe les bavures, et la cloche a recouvré sa voix; si l'on voulait ne faire chauffer que les bords à souder, la différence de dilatation ferait infailliblement fendre la cloche en d'autres endroits; si l'on n'est pas attentif au feu, ou peut risquer de fondre la cloche, ce qui rendrait l'opération inutile.

Un autre inventeur propose de fermer par des plaques de fer l'endroit à réparer, et d'y couler le métal fondu qui devrait s'incorporer encore mieux dans la cloche.

HYGIÈNE DES ENFANS.

LE BAPTÊME.

Le Baptême est le premier sacrement auquel les pères et mères doivent soumettre leurs enfans aussitôt après leur naissance. Quelle que soit l'importance de cette cérémonie religieuse, il est cependant des circonstances où elle devrait être ajournée, dans l'intérêt de la santé et de la vie même de l'enfant qui vient de naître. Malgré le soin qu'on prend de bien couvrir ces petites créatures, il y a de l'imprudence à les transporter à l'église pendant une saison froide et pluvieuse; la peau, plongée naguère dans un milieu dont la température ne varie jamais, peut être alors fortement affectée par les vicissitudes continuelles de l'atmosphère, auxquelles le temps seul peut l'habituer. D'ailleurs, l'eau froide que l'on verse sur la tête des nouveaux nés leur cause non-seulement une sensation très-désagréable, mais encore peut les faire périr. Il serait donc à désirer qu'à l'exemple de l'évêque de Wurzburg, le ministre des cultes ordonnât aux prêtres de la religion catholique, dans l'intérêt de l'humanité, de baptiser dans les maisons particulières, et de se servir d'eau tiède pendant les mois de décembre, janvier et février. On administre bien le viatique à domicile au malade en danger, et qui peut-être va bientôt quitter le monde: ne pourrait-on pas en faire autant à l'égard du sacrement de baptême, afin d'assurer plus efficacement l'existence de l'être faible et intéressant qui vient d'y entrer?... D. PH. MUTEL.

ÉCONOMIE DOMESTIQUE.

PRÉPARATION DU BOUILLON.

Depuis long-temps on s'est aperçu que le bouillon de viande ou de gélatine confectionné dans les marmites profondes, ou

autres appareils culinaires en terre ou en métal, n'avait pas, par les procédés d'ébullition qu'on emploie pour l'obtenir, toute la délicatesse et les qualités qu'on recherche dans cette préparation alimentaire. L'ébullition est généralement trop vive, les vases d'une trop forte dimension et la température portée à un point trop élevé par suite de la pression due à la hauteur du liquide; à plus forte raison, ces inconvénients se retrouvent-ils dans les caléfacteurs, les autoclaves et autres appareils à préparer les alimens à une haute température, qui communiquent au bouillon un goût de brûlé, et une odeur empyreumatique très-désagréable. Ces observations avaient depuis longtemps frappé M. Grouvelle, mécanicien, rue des Beaux-arts, à Paris, qui a pensé, d'après les conseils de M. Darcet, qu'ou réussirait beaucoup mieux à préparer un bouillon substantiel, délicat et aromatique, en employant de petits vases séparés, chauffés par le moyen du bain-marie. Cette conjecture s'étant vérifiée, il ne restait plus qu'à chercher à diminuer la consommation du combustible et la réduire dans les plus étroites limites. C'est à quoi M. Grouvelle est encore parvenu par des moyens simples et efficaces; il a exécuté, pour la compagnie hollandaise qui distribue du bouillon à domicile dans Paris, un grand bain-marie en tôle, dans lequel sont placées 15 marmites en fer-blanc, qui peuvent préparer 1,000 à 1,200 litres de bouillon de viande par jour. Cette préparation, qui par les procédés ordinaires consommait auparavant pour 50 à 55 francs de combustible, n'exige aujourd'hui que 4 francs de houille seulement par l'appareil de M. Grouvelle, et les produits sont d'une qualité qui les fait rechercher avec empressement par les consommateurs.

DE LA MORALE AU THÉÂTRE.

Qui a plus d'esprit que Rabelais, Molière et Voltaire a dit un homme éminemment spirituel? C'est tout le monde. Qui, a-t-il ajouté, est plus sot que Jocrisse, Nicollet et M. de la Palisse? C'est tout le monde encore.

Beaucoup de gens ne verront dans ce dernier trait qu'une boutade d'homme insolemment frondeur, qu'une épigramme travaillée, un trait lancé au hasard, sans portée aucune; quant à moi, je prends la chose à la lettre, et je dis à M. H. de Latouche: Vous avez raison, monsieur, et pour ma part j'applaudis de grand cœur à l'expression d'une vérité incontestable, traduite en langage vulgaire et à la portée des plus petits enfans.

Est-ce à propos de la scène politique, ou seulement de la scène théâtrale et dramatique, qu'il a plu à M. de Latouche, d'assimiler tout le monde à Nicollet, Jocrisse et le tant fameux marquis de la Palisse? Il ne nous en dit rien, c'est un tort sans doute. Peut-être bien n'a-t-il eu en vue que la scène politique, scène vaste celle-là! qui compte des Frontins plus habiles que les Préville et les Darincourt, plus souples des reins que les Mazurier, et qui, sur le chapitre de la fidélité, laisse bien loin derrière eux les sémillantes danseuses de l'Opéra.

Dans le doute, *abstiens-toi*, dit-on! Hé bien donc! de peur de nous tromper, admettons qu'il a entendu parler de toutes les scènes possibles; car partout on joue la comédie; partout des acteurs et un parterre; partout des dupes et des intrigans; partout des tréteaux et une place publique; partout un homme qui trompe et des niais qui se laissent tromper. Paul-Louis l'a dit: *Portez trois hommes dans une île déserte, quelques jours après, l'un des trois fera travailler les deux autres à son profit, et par-dessus le marché il se fera appeler MONSEIGNEUR.* Là-dessus, taisons-nous, parce que le procureur du roi n'aime pas les plaisanteries, et il a raison! car, par le temps qui court, ce ne sont pas des plaisanteries dont nous avons besoin, mais bien de..... Chut!!..... imprudent!.....

Revenant tant bien que mal à mon sujet, je vais dire franchement ce que je pense des susceptibilités du parterre à l'égard de tels et tels dénouemens, de telles péripéties, de tels genres d'ouvrage qu'on offre à son admiration ou à ses dédains, à ses bravos ou à ses sifflets. Est-il romantique ce parterre, est-il classique? je serais bien en peine de prononcer. D'aucuns affirment qu'il est classique, et le prouvent en le montrant nombreux aux pièces de Picard, ce peintre impitoyable de la petite bourgeoisie (cette bourgeoisie qui fait trois repas, porte des socles pour éviter la crotte et un parapluie de crainte de se mouiller); nombreux à ces comédies de genre, pièces pleines de morale, où l'auteur se garde bien de rien

dire qui puisse faire baisser les yeux et rougir les joues; la décence est de rigueur.

Le théâtre est l'école des mœurs, partant rien qui puisse blesser la morale. Entendons-nous un peu: si le théâtre est l'école des mœurs, la morale sera parfois en danger au théâtre; parfois, une peinture un peu vive des passions amoureuses fera tressaillir le cœur d'une jeune fille qui commence à *penser*, celui d'une femme qui soupire encore, cela est indubitable. Je vous accorderai bien, me direz-vous, une esquisse presque fidèle de notre misérable nature, de notre civilisation brillante, dont la gaze et les cachemires, le beau langage et le parler décent cachent les ulcères qui la rongent; mais je veux un dénouement qui *morigène* la jeunesse et l'instruise à bien faire: sans cela, à quoi bon les théâtres?

Ils pervertissent au lieu de rendre meilleurs, et c'est ce qu'il ne faut pas. Admirablement raisonné! A mon tour je dis: Qu'est-ce que le théâtre? L'ÉCOLE DE L'HOMME, ou du monde, si l'on aime mieux. De l'homme, avec ses passions ou généreuses ou avilissantes; de l'homme tel qu'il est, bon, méchant, sensible, ambitieux, libéral, cruel, voluptueux, dévot, libertin; de l'homme qui *parle* ce qu'il *pense*, nonobstant M. de Talleyrand, qui prétend que *la parole a été donnée à l'homme pour déguiser sa pensée*: au théâtre, il n'en est pas ainsi. L'homme doit se voir à nu, se montrer à tous avec ses défauts et ses qualités. Là, un ambitieux est percé à jour, ici un avare compte de l'or et se plaint de la misère, ailleurs un amoureux soupire tout haut, puis un faux dévot nous dévoile ses grimaces, etc. etc.; s'il y a beaucoup de morale dans de pareils tableaux, c'est ce dont quelques personnes peuvent douter, je ne m'y oppose pas; mais il y en a pourtant; il ne s'agit que de la trouver.

Avec cette manie de vouloir de la *morale* au théâtre, de la *morale* partout, et d'exiger des dénouemens de *bon exemple*, on a forcé les auteurs à tracer des portraits de fantaisie, un monde tout de convention, des copies qui ne ressemblent à rien et dont personne n'a vu les originaux.

Connaissez-vous beaucoup de ménages comme celui de Danville, dans *l'École des Vieillards*? Belle école vraiment! quel homme ne serait heureux d'avoir au même prix une femme jeune, jolie, aimable, bonne, douce, un peu étourdie il est vrai, mais qui, au moment de faillir, conjure son mari de l'arracher au tourbillon du monde et de la conduire à la campagne, où elle sera toute à lui, toute pour lui! Il est vieux, bien vieux, lui; elle, au contraire, est jeune, bien jeune, mais qu'importe? elle sera toujours à ses côtés, elle ne le quittera pas; aussi dit-il:

J'ai quelqu'un qui me plaint quand je maudis ma goutte;
Si je veux raconter, j'ai quelqu'un qui m'écoute;
..... Suis-je un peu las? sa main
M'offrant un doux appui, m'abrège le chemin.

Tout cela est certainement très-joli et très-moral, d'un fort bon exemple pour les jeunes femmes que des parens avarés ont vendues à de riches époux sexagénaires: mais est-ce là la vérité? est-ce là le monde? non, M. Delavigne, non, les choses se passent autrement dans le monde véritable, dans ce monde que nous voyons, dans ce monde qui nous coudoie à la promenade, ou nous éclabousse avec ses beaux carrosses.

Mais il était peu *décent*, on le conçoit, d'offrir aux spectateurs l'intérieur agité de deux êtres que la loi a liés arbitrairement l'un à l'autre. On eût révolté, par ce tableau de la vie réelle, les susceptibilités d'un monde qui craint de se voir trop fidèlement reproduit: les vieux parens, les grands parens, tous les amis, tous les partisans des mariages de *convenance*, eussent crié au scandale. L'auteur, en homme habile, a préféré une ingénieuse fiction au mérite courageux de lutter contre un pareil *bégueulisme*: a-t-il eu raison? Le lecteur répondra pour moi.

JOSEPH BEUF.

REVUE DES MODES.

On a vu cette semaine plusieurs robes de bal en gaze lisse blanche, sur lesquelles étaient appliquées des fleurs peintes sur du velours.

— Les jeunes personnes portent même aux bals des robes en organdi peint. Nous en avons remarqué une en semé d'œillets de différentes couleurs, variés jusqu'au nombre de dix, c'est-à-dire que la même espèce ne se reproduisait que deux ou trois fois dans chaque lai de la robe. La coiffure qui allait

avec cette robe, était composée d'une couronne d'œillets également mélangés.

— Une de ces robes, dont le fond était semé de feuilles de chêne peintes en vert, avait le tour de ces feuilles bordé d'un petit liseré d'or.

— On a vu, aux dernières réceptions à la cour, beaucoup de robes en blonde. Quelques-unes étaient faites en tuniques. Elles s'accordaient presque toutes avec des coiffures de plumes ou de diamans.

— Les robes qui ont des garnitures tout autour, les ont en général placées au-dessous du genou. Les ourlets ont subi les mêmes variations et sont beaucoup plus bas que ceux de l'hiver dernier.

— Les plis des jupons sont assez rapprochés sur le devant et se font très-profonds. On met les plis en égale quantité tout autour de la robe, et les hanches doivent être tellement saillantes, que beaucoup de femmes, pour être à la mode, prolongent leur *tournure* de chaque côté. C'est un achèvement vers les paniers.

— Les chapeaux en velours noir sont les plus nombreux pour les toilettes négligées. On en voit ayant les formes demi-capote, entourant parfaitement les joues, et cependant étant un peu évasés : ce sont les plus jolis. On les orne d'une plume russe ou d'une plume bouclée ou frimâtée. Nous citerons un de ces chapeaux en velours noir doublé en satin cerise. La longue plume noire qui le surmontait était bordée des deux côtés par des brins de plumes cerises qui se recourbaient en formant anneau.

— Beaucoup de bérets en crêpe blanc sont ornés de deux oiseaux de paradis, dont l'un, attaché sous la passe, garnit la moitié du front, l'autre placé dessus, couronne la tête et donne l'élévation au béret.

— On arrange des plumes en forme de diadème, et on les soutient par des peignes à l'antique. Cette coiffure, très-élégante et très-facile à exécuter, s'envoie toute montée pour la province.

— On fait aussi des coiffures en rubans qui se placent sur la tête comme un fond de bonnet. Quelques-unes sont ornées de plumes.

— Les émaux continuent à être de bon goût. Les chaînes d'émail sont préférées aux chaînes d'or. On les porte aussi bien moins grosses qu'auparavant.

— Bien que l'on prétende que les pélerines en fourrures ne sont plus de mode, beaucoup de femmes très-élégantes en portent pour sortir à pied; elles y ajoutent leur boa et le manchon indispensable.

— Les petits sacs en velours, brodés en or, se sont beaucoup achetés pour la nouvelle année. Ils sont juste assez grands pour contenir un mouchoir et des cartes de visite.

— Toutes les cartes de visite cette année étaient très-grandes et vernissées.

— Dans les chambres à coucher élégantes, un très-grand cachemire des Indes sert de couvre-pied sur le lit.

VARIÉTÉS.

M. le docteur Faure, médecin à l'hôpital militaire de Montpellier, a adressé à l'Institut, pour le concours Montyon, un Mémoire sur l'emploi des poêles russes pour chauffer les hôpitaux et autres grands établissements. Ces poêles, dont un modèle a été établi par M. Faure lui-même, dans l'hôpital de Strasbourg, paraissent avoir des avantages remarquables sur les autres moyens de chauffage usités en France, principalement sous le rapport de l'économie.

— M. Blandin a présenté à l'Institut, le 19 décembre dernier, le malade qu'il avait présenté dernièrement à l'Académie de médecine, et chez lequel il a construit un nez aux dépens de la peau du front. Dans une lettre explicative, ce chirurgien dit que cette opération a été faite au moment même où venait d'être pratiquée l'amputation du nez naturel, dégénéré en cancer. M. Blandin a suivi, dans cette restauration, la méthode de ses prédécesseurs, excepté dans ce point-ci : au lieu de couper le pédicule du lambeau emprunté au front, il a dédoublé la peau qui le formait, puis, après avoir enlevé sur la racine du nez les tégumens qui restaient encore, il a déterminé l'adhésion de ces parties opposées; de sorte que

quoique transplanté de la région frontale, le nez y communique encore par les vaisseaux et nerfs qui ont entretenu la vie pendant les premiers jours de l'opération; il pense qu'il est plus solide que ceux qui ont été faits par section de pédicule, et qu'il n'est pas exposé comme eux aux effets fâcheux de l'action du froid. Ce nez est un peu gros et arrondi à son extrémité libre, mais n'est nullement désagréable à l'œil.

TABLETTES DRAMA TIQUES.

L'administration, qui sait mieux que personne ce qu'il en coûte à chaque fraction de public de s'arracher pendant l'hiver aux causeries de foyer, ne néglige rien pour rendre ce sacrifice moins pénible. Les nouveautés succèdent aux nouveautés, les succès aux succès; aussi le caissier a-t-il une mine tout-à-fait accorte et vraiment avenante.

Dimanche dernier, grâce à la puissante attraction de l'affiche, qui promettait *Antony* et *le Dieu et la Bayadère*, la salle du Grand-Théâtre était de beaucoup trop petite.

Décidément, le drame d'Alexandre Dumas a pris droit de cité chez nous; car, chaque fois qu'on le joue, la foule ne manque pas de se porter au spectacle et de témoigner, par son émotion et par ses bravos, du plaisir que lui cause la sensibilité si sauvage et si tendre en même temps, d'*Antony-Dela-croix*, qui joue le principal rôle avec une intelligence parfaite du vrai, du beau et du bon.

Dans *le Dieu et la Bayadère*, Siran, M.^{lle} Ambroisine et M.^{lle} Berthaud ont recueilli de nombreux et d'éclatans bravos bien mérités.

La vogue de *Zampa* durera long-temps. Mardi dernier, l'œuvre musicale de M. Hérold a rassemblé bon nombre de jeunes et jolies femmes en brillantes et fraîches toilettes. Quant au parterre, il n'avait eu garde de manquer l'occasion d'entendre *Siran-Zampa* et *Camille-Berthaud*.

Aux Célestins, ce sont des succès à n'en plus finir. *Mouton-Duvernet* et *le Chevreuil*, voilà de quoi faire rire et pleurer cent fois de suite.

THÉÂTRE DES CELESTINS.

AU BÉNÉFICE D'ÉDOUARD.

Demain vendredi, on donne une représentation qui ne peut manquer d'attirer la foule : 1.^o *la Vivandière de la grande-armée* ou *le Désastre de Waterloo*, drame en 4 actes, mêlé de couplets; 2.^o *le Luthier de Lisbonne* ou *don Miguel*, vaudeville en deux actes, de Scribe et Rougemont; 3.^o *l'Art de payer ses dettes*, vaudeville en un acte. Cette représentation, qui aura lieu au bénéfice d'Edouard, nous semble de nature à satisfaire tous les goûts et à procurer une bonne recette.



PROGRAMME DU THÉÂTRE.

Spectacle du Jeudi 26 janvier.

GRAND-THÉÂTRE.

L'ACTE DE NAISSANCE, comédie en un acte.
LES VOITURES VERSÉES, opéra-comique en 3 actes.
ALMAVIVA ET ROSINE, ballet en 3 actes.

RENSEIGNEMENTS.

AVIS AUX GOURMETS.

Un cuisinier, élève du célèbre LOINTIER de Paris, et qui a été chef dans les meilleures maisons de Lyon, a l'honneur d'informer le public qu'il donne des leçons de cuisine en ville, et qu'il fait pour les maisons bourgeoises les grands dîners dans le goût le plus moderne; le tout à des prix très-modérés.

S'adresser à M. BAYARD, rue Luizerne, n° 5, au 3^e.

JOSEPH BEUF, Gérant.

Lyon. — Imprimerie de J. M. BOURSY, rue de la Poulallerie, n° 19.